THÉO GERBER
Filippo et ses fureurs : à la poursuite de l'inimaginable

Théo Gerber
Pour Giordano Bruno
1984, huile sur toile, 190 × 180 cm
(photo Sabine Weiss)

Théo Gerber : Dessin au pinceau, 1984

... probablement c'est à cet instant précis — lorsqu'un individu sent brusquement les mailles du filet invisible toutes prêtes à se refermer sur lui et à l'emprisonner à tout jamais — que tout va se jouer. Trop petit, il passera à travers les mailles — trop fort, il les cassera. Les autres finiront bien par atteindre cette paix climatisée qu'ils recherchent — tandis que lui sera en fuite perpétuelle : dans les étangs, en amont des torrents, au fond de l'océan ou au milieu des étoiles.*

CLAIRE. — Retournons vers 1550 pour retrouver le petit Filippo dans cette ferme en Campanie, entre le Vésuve et la mer Tyrrhénienne...

JOSÉ. — Tu te trompes : Nola, où il est né, se cache derrière le Vésuve, son visage sombre tourné vers le nord.

THÉA. — En tout cas, le peintre est bien passé par Nola ! Surpris par l'orage, il avait renoncé à l'idée de dormir dans une grotte bien chaude, là-haut, près du cratère, il avait perdu son chemin et, confus, dévalé le versant nord. Séduits par les fumées évanescentes, de gros nuages s'accrochaient à l'embouchure du volcan. C'était en septembre 1949, un dimanche vraisemblablement. Le peintre courait presque en traversant la petite ville dont les rues étaient remplies de gens bien habillés. «Documenti, per favore !» Deux carabiniers, ses papiers à la main, lisaient à haute voix — pour le plaisir des badauds endimanchés — nom, prénom,

* La suite de ce texte emprunte sa disposition dialoguée à certaines œuvres de Giordano Bruno comme : *Cause, principe et unité* (De la causa, principio et Uno, 1584), *Expulsion de la bête triomphante* (Spaccio de la bestia trionfante, 1584), *Des fureurs héroïques* (De gl'heroici furori, 1585), etc. Les passages imprimés en italique sont des citations de Giordano Bruno.

profession, âge, lieu de naissance... Lui n'avait d'yeux que pour les couleurs des robes des femmes — des couleurs d'un autre temps. Les éclairs traversaient en la caressant la fumée blanche. Un ciel de plomb. Une terre rouge, violette plutôt. Des arbres presque noirs et courbés — comme les aurait peints...

CLAIRE. — Arrête ! Pourquoi tous ces détails inutiles ? Le peintre nous a promis que, pendant le repas, il nous parlerait du Nolain.

THÉA. — Ce qu'il en sait, il l'a lu dans les rares bouquins qu'il a pu se procurer — et que vous pourriez lire vous aussi. Mais ce soir, essayons ensemble de découvrir un peu de ce qui reste caché. Le peintre l'a rencontré il y a à peine un an — dans un poème que lui envoyait son frère Johannes —, cet homme mince et fin que, le 17 février 1600, l'on a emmené par une ruelle de la tour de Nona vers le Campo dei Fiori. L'autorité civile de Rome l'assassinait sur l'ordre du Saint-Office, mais sans faire couler son sang — il serait brûlé vif. Au préalable, on lui avait découpé la peau aux endroits où il avait reçu l'onction à Naples, à San Domenico Maggiore — le jour où, un an après la fin du Concile de Trente, il devenait Giordano, moine dominicain.

CLAIRE. — Mais alors ce n'était pas Giordano le moine qu'on a brûlé ce jour-là ?

JOSÉ. — Non, celui qu'on a brûlé, c'était Filippo — Lippo pour ses amis de Nola.

THÉA. — Li-Po ?

Nuages passent
au-dessus lac
oiseaux s'élancent
rigolade vers terres lointaines
seul constant et proéminent
King-Ting
mont pointu
et nain
Li-Tai-Pe.

CLAIRE. — *(ironiquement)*. Nous voici déjà en Chine.

THÉA. — Qui a dit de Bruno : «Son existence précaire et sa mort

dans cet Occident ressemblent à celles d'une plante tropicale en Europe. Sa vraie patrie spirituelle...» ?

CLAIRE. — Basta ! Mieux vaut retrouver la campagne où vivaient ses parents, sa mère, Fraulissa Savolina, et Giovanni Bruno, son père, soldat et même capitaine.

MARC. — Mais pourquoi ces précisions de peu d'intérêt ?

JOSÉ. — *Puisque celui qui n'entend pas l'unité n'entend rien; inversement celui qui entend vraiment l'un entend tout; et celui qui se rapproche de l'intelligence de l'un s'achemine vers l'appréhension de tout.*

THÉA. — «La possibilité de sortir de cette relativité du caractère de miroir que présente la faculté de connaissance — ne serait-ce qu'un instant —, c'est l'intuition foudroyante. Les choses alors se confondent avec le miroir, le miroir devient œil, l'œil devient miroir. L'âme, en se reconnaissant, devient l'objet de la connaissance, devient soi-même la 'vérité', devient soi-même 'l'unité'.» (Jochen Kirchhoff, dans sa monographie sur G.B., Rowohlt, 1980.)

JOSÉ. — Mais qui va nous chercher une bouteille de *Mangiaguerra,* ce vin de là-bas, foncé comme de la lave ? Attention toutefois en descendant à la cave — car le temps a rongé les marches de cette bâtisse, de soixante-et-onze ans plus vieille que Filippo.

THÉA. — Quand les vieux Dogons boivent du *dolo* tard le soir et disent n'importe quoi, les défunts utilisent leur bouche pour se manifester.

CLAIRE. — Dans le port de Naples, Filippo a certainement vu de ces esclaves noirs que les Espagnols traitaient plus mal que des bêtes. Le jeune garçon furieux a-t-il deviné alors que la vision du monde de ces Africains, leur cosmogonie, était si proche de celle qu'il découvrira par lui-même en errant à travers toute l'Europe : Noli près de Gênes — Savona — Turin — Venise — Lyon — Chambéry — Genève — Toulouse — Paris — Cambrai — Oxford — Londres — Paris — Wittenberg — Prague — Helmstedt — Francfort — Zürich — Padoue et Venise... Venise la douce, la rayonnante, la séduisante, la traîtresse — avec ce minable Giovanni Mocenigo...

THÉA. — Mais ne l'avait-il pas prévu lorsqu'il écrivait à Londres :

S'il mio destin fatale china un poco,
A'finch'intenda...

MARC. — Si nous retournions au commencement ?

CLAIRE. — Peut-on revenir en arrière ?

THÉA. — Regarde ces étoiles. Leur lumière, qui nous parvient en cet instant, les a quittées il y a bien longtemps. Et peut-être une *monade* s'est-elle détachée de son étoile très exactement au soir du 16 juin 1553...

MARC. — Que se passait-il sur la terre ce soir-là ?

THÉA. — Fraulissa avait placé un escabeau près de la fenêtre pour profiter des dernières lueurs du jour. Elle y avait posé son garçon de cinq ans, qu'elle lave avec de l'eau tiède. La lumière s'est envolée avec les oiseaux, mais quelques unités lumineuses s'asseyent sur de minces nuages qui planent, immobiles. Apparemment immobiles. L'un d'entre eux touche le Vésuve, qui devient bleu-sombre. «Mamma, guardi ! Le Vésuve mange les nuages, il a faim. Demain, il les recrachera pour qu'ils retrouvent leurs frères dispersés.» Le Vésuve devient noir — ou presque noir. Le ciel s'obscurcit. Les étoiles apparaissent. Elles étaient toutes là, mais on ne les voyait pas. «Maman, qu'y a-t-il derrière les étoiles — et encore derrière ?» Les cloches du village sonnent l'Angelus et Fraulissa fait sa prière. «Lippo, fais ta prière !» «Non, je veux savoir ce qu'il y a derrière les étoiles...» Il sent sur son corps nu les mains douces de sa mère. Son regard soudain perce l'éther. Alors le vertige le prend et il bascule vers le sol. «Attention, Lippo ! Tu as failli tomber dans la cheminée, tu as failli tomber dans le feu !» «Je n'ai pas peur du feu, maman. Et, l'espace d'un moment, j'ai vu...»

CLAIRE. — A-t-il vraiment regardé avec des grands yeux le ciel — plutôt que le mur noirci de la cuisine ?

MARC. — Moi, en tout cas, je le vois quelques années plus tard. Il est étudiant à l'université de Naples et il habite chez son oncle, messire Lorenzo Attaldo. Il a refusé de devenir soldat comme son père — et celui-ci a dû vendre quelques-unes de ses terres pour payer les études. «Dis-moi, mon oncle, pourquoi caches-tu des livres dans une malle de fer que tu refermes chaque fois si prudemment

à clef ?» «A Naples, mon neveu, les murs ont des oreilles. Ces livres sont défendus. Partout on les brûle, en Italie comme ailleurs. Mais on brûle aussi ceux qui les lisent. Ils sont sur l'*Index librorum prohibitorium,* ces livres. Une liste que le pape Paul V a rédigée lui-même : Michel Servetus, Crotus Rubianus, Erasmus Rotterdamus, Nicolaus Cusanus, Lullus, Copernicus...» «Moi aussi, je veux lire ces livres !»

CLAIRE. — Adam Raffi, de Budapest, parle d'une fille de Pomigliano, une fille de paysan qui apporte tous les mercredis des œufs, des fruits et des légumes pour la table des Attildo...

JOSÉ. — Toi, là-bas, petite biche, approche. Tes cheveux sont plus noirs que l'infini — avec tout de même une lueur bleue. Et tes yeux ont l'éclat du fond d'un puits. Approche-toi et raconte.

ANITA. — Je rangeais les légumes dans la cuisine de la signora Anna. Alors je sentis un regard dans mon dos — cela brûlait comme feu. Un jour de fête, pieds nus, je suis partie pour Nola et Filippo m'a conduite au mont Cicala, la montagne des cigales. *Cicala*, ça veut dire aussi jaboteur — mais Lippo ne disait rien. Arrivée au sommet de la montagne, il m'a embrassée et il m'a parlé des étoiles. Il voulait savoir ce qui se cache derrière toute chose. Je soulevai ma jupe. Longuement, il me regarda tandis que je regardais les fourmis qui montaient et qui descendaient sur le tronc du vieil olivier. «Les peintres et les sculpteurs sont obligés de tamiser cela, mais toi tu le portes comme un drapeau noir. Pour quelle bataille ? Pour quel pays ? Aucun n'arbore le drapeau noir...» Soudain, il éclata de rire : «Janua diaboli, scorpionis percussio, novicum genus ! Au Concile de Trente, ils ont décidé que, ce que tu me montres là, c'était la porte de l'Enfer et la piqûre du scorpion. Alors pourquoi pas ?» Un peu plus tard, en rabaissant ma jupe il me dit : «Je veux me séparer de toutes mes images de la Vierge. La chasteté est un non-sens.»

JOSÉ. — Plus tard encore, dans *Spaccio della bestia trionfante* («L'Expulsion de la bête triomphante»), il dit de la chasteté : «En soi, elle n'est ni une vertu ni un vice et ne contient ni bonté, ni dignité, ni mérite.»

MARC. — A Francfort, son logeur, un abbé, disait de lui qu'il

avait un beau génie, que c'était un homme de connaissances très étendues — «un uomo universale» —, mais qu'il n'avait pas de religion. Religion — religio- religare - relier - lier - ligoter : je vois l'image du collier de mon chien. «Les pensées et attitudes de l'homme restent ouvertes et réelles tant que le moi réussit à poser la question *pourquoi* sans que la réponse soit déjà fixée d'avance.» (Alexander Mitscherlich). Certes, Giordano Bruno n'avait pas de religion. Mais pour ses juges dans la forteresse de Sant Angelo, ce fait n'avait guère d'importance : «C'est votre problème, qu'il vous faut régler avec votre confesseur !»

THÉA. — Chose curieuse, depuis que j'ai commencé à m'intéresser au «phénomène» Giordano Bruno, je ne cesse de trébucher sur ce nom, qui refait soudain surface ici ou là. Par exemple chez Nietzsche : «... la forme supérieure, où l'artiste n'est qu'une partie de l'humanité, par exemple, Platon, Goethe, Giordano Bruno. Ces formes ne se produisent que rarement.» Et le même, parlant des poèmes du Nolain : «Je me les suis appropriés, comme si je les avais écrits moi-même et pour mon propre compte — je les ai absorbés comme autant de gouttes fortifiantes. Si vous saviez comme il est rare que des choses réconfortantes vous viennent encore de l'extérieur !»

AÏCHA. — Par hasard, j'ouvre *Le Portrait de Dorian Gray* à la page 77 et je tombe sur ces lignes : «L'âme est-elle un fantôme habitant la maison du péché ? Ou bien le corps se fond-il vraiment dans l'âme, comme le pensait Giordano Bruno ?»

JOSÉ. — Dans *La Vie de Galilée,* de Bertold Brecht, le Nolain est cité trois fois. La première fois comme «Monsieur Giordano Bruno»; la seconde fois en tant que «le brûlé»; la troisième fois, c'est «l'autre». Malgré la réticence de ces allusions, sa présence est constante dans la pièce — comme un reproche permanent.

CLAIRE. — Pour Schopenhauer, Bruno et Spinoza «sont des exceptions. Ils sont là, uniques et seuls, ils n'appartiennent ni à leur siècle, ni à la partie du monde où ils ont vécu...»

THÉA. — On pourrait multiplier ces citations, dresser une liste des occurrences de ce nom — souvent dans une toute petite phrase...

CLAIRE. — Peut-être s'agit-il d'un message secret que ces penseurs lancent comme un appât réservé à *l'unique* — celui qui, tard dans la nuit, interrompra sa lecture pour aller fouiller dans sa bibliothèque ?

JOSÉ. — André Breton écrivait en 1941 : «Le premier peut-être, Giordano Bruno, d'ailleurs en possession de la clé dialectique (union nécessaire des contraires), pose la base même de ce qui sera la revendication surréaliste : 'Il est inconcevable, dit-il, que notre imagination et notre pensée dépassent la nature et qu'aucune réalité ne corresponde à cette possibilité continuelle de spectacle nouveau.'»

THÉA. — Gardien du monde, il est parmi les trente-trois sages de tous les temps et de toutes les cultures dans *La Ville derrière le fleuve* de Hermann Kasack.

MARC. — Finalement, c'est le plus méconnu des hommes célèbres. Car — sincèrement — qui a lu Giordano Bruno ?

THÉA. — Le lire n'est pas toujours chose facile. Quatre cents ans après, on y trouve beaucoup d'explications destinées à ses contemporains. Le lecteur est dans la situation du chercheur d'or — mais de l'or, on en trouve !

MARC. — Il est parmi les rares en Occident à avoir eu cette folie de voir les choses tout autrement !

CLAIRE. — Il est à l'opposé de Galilée — un vrai scientifique, celui-là, qui peut renier ce qu'il a distingué grâce à sa longue-vue — Bruno ne connaissait pas cet instrument. Que la terre ne puisse pas être le centre du monde, c'est pour le premier une constatation physique, mécanique. Pour Bruno, c'est le point de départ d'une aventure intérieure. La décision de l'université de Padoue, en septembre 1591, de refuser à Giordano le poste vacant de professeur de mathématiques — le même qui, un an plus tard, sera attribué à Galilée —, c'est la victoire de la science, de la spécialisation, de la mécanique sur la philosophie, sur l'unité du regard sur le monde...

THÉA. — Ce n'est pas seulement l'Eglise catholique et le christianisme qui sont mis en cause — avec le Christ lui-même —, mais

tout le développement de notre civilisation. Tout est mis en question. Tout, tout. C'est inacceptable, même en 1985 — et peut-être plus que jamais. On ne peut plus le brûler — ni le mettre dans un hôpital psychiatrique. Alors on essaye de l'ignorer...

JOSÉ. — Mais pourquoi est-il retourné en Italie, alors que, quinze ans auparavant, il fut déjà attaqué par l'Inquisition sur cent trente points précis — il n'avait que 28 ans à ce moment-là — et ne dut la vie qu'à la fuite ? Quelle folie ! Quelle folie !

THÉA. — Aucune explication selon notre logique habituelle ne résiste à l'épreuve.

JOSÉ. — Certes, car même déjà dans la gueule de la louve romaine, il aurait pu encore sauver sa peau !

CLAIRE. — Incarcéré d'abord à Venise dans la nuit du 22 au 23 mai 1592, il fut livré à Rome en février 1593. Ces sept longues années de son procès, les tortures — tout cela me fait penser que l'Eglise aurait préféré qu'il reste en vie. Mais à une seule condition : qu'il renie ses idées.

THÉA. — Que l'Univers est infini... Que tout est animé...

JOSÉ. — Un monde rond, hors des hiérarchies et du dualisme néfaste, comme un corps où tout fait partie de tout, où même la matière est animée...

MARC. — Alors ce serait un animiste comme les Africains ?

THÉA. — Si le peintre, lui, est allé chez ces païens sur la falaise de Bandiagara, c'est qu'il avait l'espoir d'y rencontrer «une autre culture». Bruno, en ce qui le concerne, est tout proche des présocratiques grecs. «Panta rhei...»

CLAIRE. — Parlant d'Ogotemmeli, le vieux chasseur dogon, Marcel Griaule écrit dans sa préface pour *Dieu d'eau* qu'il avait «révélé au monde blanc une cosmogonie aussi riche que celle d'Hésiode, poète d'un monde mort, et une métaphysique offrant l'avantage de se projeter en mille rites et gestes sur une scène où se meut une multitude d'hommes vivants.»

MARC. — Voilà une piste à suivre. L'idée de la mort a-t-elle la même signification chez les Dogons que chez nous ?

THÉA. — Pas du tout ! Les Dogons n'ont pas peur de la mort — ils ont peur des morts.

JOSÉ. — Le 8 février 1600, après que la condamnation lui eut été signifiée par les cardinaux, le Nolain dit : «Vous prononcez votre jugement contre moi avec peut-être plus de crainte que je n'en ai à l'entendre.»

THÉA. — Il frissonne parce qu'il est tout nu. «Le feu va me réchauffer !» Il aimerait sourire, mais on l'a bâillonné. Il est ainsi condamné au silence. Mais enfin, ils auraient pu aussi lui arracher la langue. Ils sont humains, au fond. Il sent les flammes qui commencent à lui lécher les pieds. Quinze ans plus tôt, il avait écrit :

Je brûle pour offrir à mon esprit un asile de fraîcheur
Je forme de mon feu un château...
Mon destin fatal
tourne des regards sans colère vers la flamme où je meurs...
Heureux est mon supplice, heureuse ma mort...

La douleur qu'il vient d'éprouver le quitte aussitôt. «Adieu, lui dit-elle, trop souvent je fus ton unique compagne dans les cachots de Sant Angelo, tout au long de ces nombreuses années. Mais c'était pour empêcher que ton corps se dissolve. Aujourd'hui, je ne peux plus rien pour toi. Ici, tu te transformeras en cendres, en fumée, en ciel, en nuages. Tu seras ailleurs. Tu seras partout.»

JOSÉ. — Sa Sainteté le pape Clément VIII avait fort mal dormi et demanda qu'on lui apporte un verre de *laudanum*. Après avoir versé le liquide épais et trouble dans la coupe en argent, Fra Giovanni alla se pencher à la fenêtre. «Que vois-tu ?» dit le pape. Fra Giovanni se retourna vers lui en blémissant. «Papa, guardi : il cielo e bruno !» «Qu'est-ce que tu racontes ? Es-tu devenu fou ? *Il cielo e Bruno !* Le ciel, c'est Bruno !» Le pape, furieux, jeta sa coupe sur les dalles de marbre. Le liquide coulait lentement sur les dalles, comme un serpent qui cherche son chemin...

CLAIRE. — Giordano Bruno, c'est un homme ou une idée ?

THÉA. — Comme l'enfant dans le ventre de sa mère, l'idée grandit et se développe dans l'homme — qui est une partie du Tout. Giordano Bruno est d'abord un homme, mais lorsqu'on tente de

le faire surgir du passé, on s'aperçoit combien il est difficile de saisir sa personnalité et aussi son message.

MARC. — Cet homme est mort cependant persuadé que son idée, qui était une partie de lui-même, survivrait et qu'elle se ferait lumière dans les ténèbres de la postérité.

JOSÉ. — En 1985, dans ce monde du progrès, de la bêtise et des idéologies mortelles, où disparaissent en même temps les Dogons, les derniers Indiens, le tigre du Bengale et le papillon Apollon — oui, dans notre monde d'à présent l'idée de Giordano Bruno demeure aussi solitaire que l'était l'homme sur son bûcher du Campo dei Fiori. Il est tout seul comme nous sommes tout seuls.

THÉA. — Qui sait ? Et puis, Giordano Bruno, qu'a-t-il pu voir, une fois le coin tourné — là où le temps perd sa dimension ?

Théo Gerber

Théo Gerber : Dessin au pinceau, 1984